

Lobiko,
chant pour mon pays

Isaac Kyungu Banza Lesa

**Lobiko,
chant pour mon pays**

Cri d'un peuple qu'on bâillonne

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

La cigale qui chante, Autoédition, 2019

Rose et Spleen, co-écriture, Les Éditions Heptade, 2021

Philosophie en question – Discours argumentatif sur la philosophie, Les Éditions du Net, 2023

Espoir de nos aurores – Lettre à une femme, Les Éditions du Net, 2023

Fils de la terre, fils de la guerre. Filles de martyrs, prisonnières des violences, des injustices et des viols, fils et filles de mon pays puissiez trouver dans ces vers écrits à l'encre de la révolte des mots comme un train sur le rail de votre libération. A vous fils et filles de mon pays, mon peuple périt faute de connaissance.

A toi mon fils, fils de remous, fils de cicatrice, héritier de mon histoire, l'histoire de ton pays, ce pays qui ne te laissera aucun répit. Comprends ici que la liberté est à conquérir, la démocratie à imposer. A toi William Kyungu Banza Lesa mon fils, pour qui je trace tout ce chemin, n'oublie jamais d'hériter la lutte de ton père, ton pauvre père et celle de ta patrie.

« La littérature concrète sera synthèse de la négativité comme pouvoir d'arrachement au donné et du projet comme esquisse d'un ordre futur (...) L'écrivain a choisi de dévoiler le monde et singulièrement les hommes aux autres hommes pour que ceux-ci prennent, en présence de l'objet ainsi mis à nu, leur entière responsabilité (...) L'écrivain engagé sait que la parole est action, il sait que dévoiler c'est changer et qu'on ne peut changer qu'en projetant de changer (...), on n'est pas écrivain pour avoir choisi de dire certaines choses, mais pour avoir choisi de les dire d'une certaine façon. »

Jean-Paul SARTRE,
*Qu'est-ce que la
littérature ? Essai,*
Gallimard, 1948

Avant-propos

Dans l'Afrique en général tous les textes, ou presque, des auteurs postcoloniaux étaient adressés aux colons, une révolte à la maltraitance, à la souffrance, une lutte pour la liberté d'expression et la liberté au sens philosophique et au sens propre du mot.

Puisque « la situation de discours fait partie des données qui alimentent l'analyse du discours en dépassant la fausse dichotomie texte/contexte », « la dimension sociale et historique apparaît », d'après Ruth Amossy, comme « inhérente à toute prise de parole ». Mêmement, Bernard Mouralis, Kenneth Harrow et Pius NGANDU NKASHAMA soulignent la fonction réflexive socio-historique de la littérature africaine, car l'écrivain africain cherche, selon Mouralis, à « apporter un témoignage » ou à parler de l'Afrique à partir de son expérience. Ce témoignage qu'il se propose d'apporter est, selon lui, un dévoilement d'« une réalité jusqu'alors niée ou méprisée » ; il est ainsi une résistance aux discours politiques dominants colonial et postcolonial qui cherchent à imposer leur vision de la réalité sociale, selon NGANDU NKASHAMA et, selon Kenneth Harrow et l'écrivain Gabriel Okara, comme finalité le méliorisme social. La « littérature cesse ainsi, selon Ngandu, d'être une référence spéculative pour s'imposer à la manière d'un acte de la conscience historique » et devient l'instigatrice de l'émergence « de la conscience de l'histoire »

La naissance de la littérature congolaise s'ancrait déjà dès ses origines dans le souci de s'exprimer comme toute littérature, mais ce qui est intéressant ici c'était le souci de s'exprimer non pas sur n'importe quoi, mais sur ce qui se passait dans la société congolaise et

dans les sociétés africaines, c'était dès lors une littérature engagée, militante car elle était à la fois une statue avec les traces de blessures du colonialisme et du besoin de s'exprimer et d'être entendu et ainsi espérer le changement s'opérer dans la société congolaise.

Ainsi, Antoine-Roger BOLAMBA, reste, avec Paul-Lomami TSHIBAMBA, l'auteur le plus marquant et le plus fécond car il a su exploser avec clarté et netteté ses vues sur les problèmes que posait la colonisation s'attaquant avec énergie au fossé que creusait chaque jour le racisme.

En effet, la littérature reflète le contexte socio-économique et est idéologiquement didactique, puisqu'aucune œuvre ne peut être apolitique ni manquer de démontrer ou épouser une idée ; cependant, dans les contextes politiques d'oppression, de violence et de traumatisme, la littérature exige une prise de parole de soi-disant neutralité qui sympathise avec l'opresseur ou d'engagement contestataire. Aussi, Lama Serhan écrit que l'écrivain, face aux horreurs de la guerre, cesse d'être écrivain de fiction et devient un journaliste qui étend sa parole en articulant les maux du monde en dehors du foyer (2006 : en ligne). Cette parole engagée devient donc une manière de comprendre le vécu national et individuel afin d'en saisir le sens ; elle devient un medium thérapeutique permettant aux individus et à la nation de transcender le traumatisme collectif et un medium pour articuler le devenir. Ceci explique pourquoi, lors des événements du 11 septembre, les écrivains et éditeurs américains ont minimisé l'esthétique littéraire et ont favorisé le contenu et les émotions. Nyunda ya Rubango renchérit dans ce sens à propos du recueil de Charles DJUNGU SIMBA, *Les terrassiers de Bukavu*. Nouvelles, décrivant les misères, les dictatures et les libérations congolaises ; il conclut à l'idée que ce discours, mi-chronique mi-fiction historiques, serti de jérémiades persistantes (lamentations fondées dans ce cas), s'avère une aubaine de prise de parole au confluent d'un désir d'affirmation d'identité, de revanche ou de vengeance, « d'un devoir de témoignage » et d'hommage et d'un besoin réel de « catharsis », « de défoulement » au sens bien psychanalytique du terme (Rubango, 2009a : 161-162).

Cette littérature a évolué gardant ses empreintes militantes ou militantistes traversant les époques en passant par Lubumba pour chuter aujourd'hui. Nous sommes au 21^e siècle, nous sommes dans l'époque contemporaine, l'écrivain antique, l'écrivain moderne s'inspiraient de muses mais l'écrivain contemporain s'inspire de la société et moi en tant qu'écrivain congolais je ne ferais pas exception. Comme le faisait Djungu Simba (2000) en rappelant ainsi aux lecteurs l'assassinat de Lumumba et demande, dans son recueil de poésie *Kongo Yetu* (Notre Congo), qu'on lui dise où sont les dents de Lumumba et pourquoi son voisin rwandais viole ses sœurs. Il interpelle également l'Amérique qui a utilisé l'uranium de Tshikolobwe, pris Lumumba et a envoyé les Rwandais. Dans le poème « Ni Bure » (Peine perdue), le poète demande qui a tué Kimpa Vita et Lumumba, incarcéré Simon Kimbangu, torturé Mulele... pour ensuite signifier que ces tueries sont une perte de temps, car leur mort a engendré la dissémination des idées et la création des mythes. Quelle meilleure manière, demande-t-il, de fertiliser le sol et de créer d'autres martyrs et martyres prêts à mourir pour un Congo uni ? Dans « Luma » (« Mordez »), la première strophe reprend la chanson en lingala de Franco Luambo Makiadi « Mokolo bokoyoka ngai nakufi », invitant ses fans à enlever ses dents à sa mort et à les vendre comme du diamant. Elle est suivie d'une strophe en swahili affirmant que les ongles et les doigts ont été arrachés et demandant où sont les dents (de Lumumba). De même, il fustige, à travers des images du crapaud et de l'âne du poème, l'impérialisme du voisin qui risque de succomber à sa voracité cupide et à sa manie de grandeur. Dans « Leo, Kesho » (« Aujourd'hui, demain »), il banalise les invasions de la part des Rwandais (des gens qui se soûlent du lait), car la fin sera punitive. Tout en prônant la résistance, l'unité nationale et la grandeur du pays, qui est bafouée et souillée, dans « Kongo », DJUNGU SIMBA, décrit et dénonce la diarrhée verbale du Congolais (dans « Tembe na Tembe »), il fustige le séparatisme et la dégradation économique du Katanga des Mtoto wa Mama (les enfants de maman). Dans « Kimbotela » (« Fosse septique »), il condamne Mobutu pour avoir abandonné ses enfants à la merci des

Kadogos. En s'appropriant le discours lingala du MPR de Mobutu « Oyo ekoya eya » (« Advienne que pourra ») dans « Mibu Nkama » (Cent ans), il dénonce la dictature du régime mobutiste, ses tueries, son discours mensonger et décrit le « poignardement » dans le dos de Mobutu par ses parrains occidentaux, qu'il décria, et sa chute qui se matérialisa malgré son défi. Bien que le pays se soulèvera un jour, il coule du sang et, tout en n'ayant pas de leader, il n'acceptera jamais l'esclavagisme. Dans « Kisangani », il utilise l'onomatopée pour décrire l'arrivée des Rwandais à Kisangani en associant les bruits de leurs engins et fusils avec les sons des « r » qui spécifient linguistiquement la nature ethnique de cette agression inhumaine « vinararua mimea yote » et « Boum ! Boum ! Boum ! Makombora ya makafiri » (ils ravagent toutes les cultures [...] La révolution des Kafiri).

C'est dans cet esprit que j'ai écrit ce recueil de poèmes, LOBIKO, CHANT POUR MON PAYS. Ces poèmes sont un hommage à mon pays, la République démocratique du Congo. Ils célèbrent sa beauté, sa richesse culturelle et sa résilience. Il est une invitation à la révolution, à la révolte, à la prise des consciences collectives pour permettre au pays d'avancer. Hommage aux martyrs, aux insurgés, aux héros, Lobiko, chant pour mon pays est un hymne à leur mémoire, espoir fort, mais qui se brise parfois, celui de voir les choses changer, de reconsidérer la valeur de la vie humaine.

Les poèmes de ce recueil explorent différents aspects de mon pays. Ils parlent de sa nature luxuriante, de ses villes vibrantes de beauté mais surtout de leur mélancolie, de ses habitants chaleureux et accueillants. Ils parlent aussi et surtout, et ce qui en fait sa particularité, de son histoire mouvementée, de ses défis et de ses espoirs, de la mauvaise gouvernance qui y règne, de sa guerre de l'est qui ne finit pas, du silence de la communauté internationale, de l'ONU face à nos maux, de mon peuple qui se laisse manipuler et de la lumière au bout du tunnel.

J'espère que ce recueil vous permettra de découvrir ou de redécouvrir mon pays sous un nouveau jour. J'espère qu'il vous inspirera à l'aimer et à le protéger, surtout à l'aider. L'aider c'est vous approprier ses défis, amplifier ses cris pour qu'ils soient par tous entendus, c'est faire en sorte que chaque crime y soit punissable, que justice soit rendue aux victimes. C'est lui vouloir l'harmonie, la paix, compatir ensemble avec lui.

La poésie a toujours été pour moi un refuge, une langue universelle qui transcende les barrières du temps et de l'espace, et même les frontières. Chaque poème est le résultat d'une exploration sincère de mes pensées, de mon vécu, de mes désirs, de mes peines et de mes espoirs. J'ai choisi ces mots avec soin dans l'espoir qu'ils puissent toucher votre cœur et faire écho à votre propre vécu.

Chaque poème de ce recueil est une invitation à plonger dans l'essence même de notre identité nationale. Je me suis efforcé de traduire en mots les couleurs de nos douleurs, les douleurs de mon pays, de mon peuple, de ses paysages, le chant mélodieusement mélancolique de ses villes, de sa guerre, les tortures à l'est, le vol de nos politiques, la manipulation de la jeunesse au profit sombre, l'énergie vibrante de sa vie quotidienne et les défis auxquels nous faisons face.

Ces poèmes sont non seulement un moyen pour moi d'exprimer ma grande colère, ma rage et surtout mes peines envers ma patrie, mais aussi de partager avec vous les émotions ressenties face à son histoire, sa diversité et ses rêves d'avenir, à ses crimes que l'on voit mais que l'on ne dit pas. Je souhaite que ces vers évoquent en vous un sentiment d'interpellation, de révolution et d'amour pour notre nation bien-aimée.

Ce recueil est également un voyage à travers les différentes facettes de la vie de mon peuple, de Goma, en passant par Bunia, Rutshuru ou tout simplement Béni, de la mauvaise gouvernance aux martyrs de mon pays, j'ai écrit. Des écrits sur l'amour et l'espoir, l'espoir de voir la guerre qui pille la vie de mes frères et sœurs finir, des écrits pour chanter la paix, imposer la démocratie.

Je souhaite que ces poèmes puissent résonner en vous, vous offrir un moment de réflexion, de contemplation ou peut-être même d'évasion. Je vous invite à vous plonger dans ces vers et à laisser les mots vous envelopper, vous emporter et vous toucher au plus profond de votre être. Ces poèmes sont une fenêtre ouverte sur mon âme, un moyen d'exprimer mes émotions les plus profondes, douloureuses et de partager avec vous mon univers intérieur.

Je vous souhaite une lecture enrichissante et je vous remercie de me permettre de partager avec vous ce morceau de mon âme poétique.

Isaac Kyungu Banza Lesa, L'auteur

DEMOCRATIE, PROJET CENT JOUR, PROJET SANS JOUR

Projet cent jours, projet sans jour,
Une entreprise audacieuse, un défi d'amour.
Cent jours d'efforts, cent jours de labeur,
Pour réaliser un rêve, une passion qui perdure.

Le temps s'étire, les heures s'enchaînent,
Chaque jour apportant des découvertes nouvelles et saines.
Les idées se bousculent, l'inspiration fuse,
Dans ce projet sans fin, où rien ne se refuse.

Cent jours pour créer, cent jours pour croire,
En la force de la persévérance, en l'espoir.
Les obstacles surgissent, mais ne font que renforcer,
La détermination qui continue de vibrer.

Le voyage est éprouvant, les doutes se frayent un chemin,
Mais chaque pas avancé rappelle le but qui est le mien.
Le projet Cent Jours, symbole de résilience,
Me pousse à explorer mes limites, à tenter l'excellence.

Au fil de ces jours sans frontière,
Je trouve la joie, la passion sincère.
Chaque échec n'est qu'un apprentissage,
Qui me rapproche encore davantage.

Projets, rêves et ambitions se mêlent,
Dans ce projet sans jour, où tout se relie.
Cent jours semblent une éternité,
Mais deviennent une réalité emplie de beauté.